

AUTOMNE 1996, Vol 8 No 4 En kiosque 5 \$



Bulletin de la Société historique de Bellechasse
C.P. 96, Saint-Lazare (QC) G0R 3J0

Noël en Bellechasse



: *Au fil des ans* ■



Message de monsieur François Langlois,
député de Bellechasse aux Communes

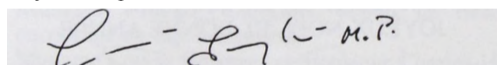
Permettez-moi, à titre de député de Bellechasse aux Communes, d'adresser toutes mes félicitations aux dirigeants et aux membres de la Société historique de Bellechasse qui, depuis 10 ans, travaillent à la mise en valeur et à la promotion de notre patrimoine historique et culturel.

Ce numéro spécial, *Noël en Bellechasse*, est une autre initiative originale qui traduit bien la belle complicité s'établissant «au fil des ans» entre les auteurs des diverses publications et les lecteurs de plus en plus passionnés par notre histoire régionale.

C'est une merveilleuse idée d'avoir pensé à ce recueil des plus beaux souvenirs du temps des Fêtes; ils représentent des traditions familiales bellechassoises dont nous sommes aujourd'hui les fiers héritiers.

Félicitations aux collaborateurs de cette édition du temps des Fêtes et aux artisans du projet qui n'ont pas ménagé les efforts pour produire un document de qualité.

Joyeux temps des Fêtes à toutes et à tous.



FRANÇOIS LANGLOIS, M.P.

■ *Automne 1996* ■



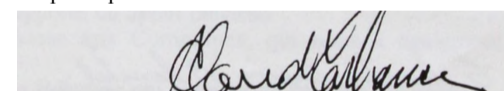
Message de monsieur Claude Lachance,
député de Bellechasse-Etchemins à l'Assemblée nationale

À titre de représentant de Bellechasse-Etchemins à l'Assemblée nationale, c'est avec grand plaisir et empressement que j'ai accepté de collaborer à la publication de ce numéro spécial du bulletin *Au fil des ans*, lequel constituera sans doute une pièce de collection.

Dans la foulée du dixième anniversaire de fondation de la Société historique de Bellechasse, je désire féliciter chaleureusement les administrateurs de cet organisme culturel bellechassoises, tout spécialement, M. André Beaudoin, pour cette excellente initiative très appréciée des amateurs d'histoire.

La région de Bellechasse est riche d'une histoire plus que tricentenaire qui mérite d'être mieux connue. Grâce à la Société historique de Bellechasse, cette lacune est en voie d'être comblée de belle façon, avec un dynamisme et un brio qui suscitent l'envie d'organismes semblables de l'extérieur, mais beaucoup plus anciens.

Sincères félicitations à toutes les personnes qui ont participé à cette belle réalisation.



CLAUDE LACHANCE
Whip adjoint du gouvernement

TABLE DES MATIÈRES

Message de monsieur François Langlois, député de Bellechasse aux Communes	
Message de monsieur Claude Lachance, député de Bellechasse-Etchemins à l'Assemblée nationale	
Message de monsieur Charles-Eugène Blanchet, préfet de la MRC de Bellechasse	
Message de monsieur Jean-François Caron, président de la Société historique de Bellechasse	
Table des matières	1
Mot de la rédaction	2
Krieghoff, son <i>Auberge de campagne</i> et nos traditions hivernales en Bellechasse	3
Noël à Saint-Michel	7
Histoire de famille : Les Noël.	9
La nostalgie des Noëls révolus...	13
31 décembre 1916	14
Souvenir d'enfance	16
L'enfant de Noël	17
Noël à Beaumont	18
Noëls d'hier : des Bellechassoises se racontent	23
-Beaumont	
-La Durantaye	
-Saint-Damien	
-Sainte-Claire	
-Sainte-Justine	
-Sainte-Germaine	
-Saint-Camille	
D'Agen à Sainte-Sabine	28
Les bas de Noël	29

Page couverture : Cornélius Krieghoff (1815-1872) Rural Inn : Winter (Auberge de campagne). 1855, huile sur toile
18 1/4 X 24 1/4 pouces. Don de Mme Dorothy Boylen. The Beaverbrook Art Gallery, Fredericton, N.B., Canada

Nos remerciements ;

Monsieur Jean-François Caron, président de la Société historique de Bellechasse, qui a cru au projet.

Le conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse qui a donné son accord.

Madame Nicole Corriveau, pour ses magnifiques illustrations et sa patience auprès d'un beau-frère perfectionniste.

Notre graphiste, monsieur Germain Létourneau, pour son professionnalisme.

Pro-Plus, de Lac-Etchemin, notre imprimeur, pour les mêmes motifs.

Madame Pierrette Noël, qui nous a apporté une précieuse collaboration pour la généalogie des Noël, ainsi que monsieur et madame Fernand Breton, nos généalogistes experts.

Les nombreux collaborateurs et plus particulièrement monsieur Roger Patry, notre trésorier.

Nos différents annonceurs ainsi que la MRC de Bellechasse pour son appui indéfectible depuis plus de dix ans.

Monsieur Claude Lachance, député de Bellechasse-Etchemins à l'Assemblée nationale, qui, alors que le projet n'était encore qu'à l'état d'ébauche, a apporté un appui tangible.

Monsieur François Langlois, député de Bellechasse aux Communes, qui nous a également encouragé de façon concrète.

Madame Louise Bélanger et monsieur Charles-Henri Bélanger qui ont accepté de relire les textes.

Nous tenons à remercier également toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette édition spéciale ainsi qu'à sa distribution.

Les membres de la famille immédiate des rédacteurs pour leur patience et leur abnégation.

===== Au fil des ans ===== Automne 1996 =====

Noël en Bellechasse

Pour le visiteur de passage au Québec à l'occasion du temps des Fêtes, les grandes réunions familiales constituent sans doute un moment impressionnant. Images typiquement québécoises, images typiquement bellechassoises.

Et oui, Noël en Bellechasse, c'est une gamme de souvenirs qui nous viennent spontanément à l'esprit à l'approche du 25 décembre. Noël en Bellechasse évoque le traditionnel sapin cueilli avec soin, les derniers préparatifs pour le réveillon, le petit cadeau choisi avec attention pour un être cher.

Et puis arrive le 24 décembre au soir, la messe de Minuit, le classique et touchant Ça bergers, assemblons-nous, la neige qui tombe en flocons, l'impatience des enfants devant les jouets emballés avec amour depuis plusieurs semaines; car Noël c'est avant tout la fête de l'enfant, d'où l'importance de conserver et de transmettre le sens de l'émerveillement.

Chez l'adulte, Noël en Bellechasse demeure ce moment privilégié où il aspire à une trêve avec les préoccupations du quotidien, la maladie, la souffrance, en somme, l'inexorable fuite des ans. L'esprit de Noël nous avons voulu le partager avec nos lecteurs à l'occasion de notre dixième anniversaire. Et vous pourrez constater que nous n'avons pas lésiné sur le choix des textes avec notamment quelques-unes des plus belles pages écrites sur le sujet par deux Bellechassoises éminentes : Faucher de Saint-Maurice et Benoît Lacroix.

De fait, la publication de cette édition spéciale de Noël a demandé des dizaines et des dizaines d'heures de travail. C'est ainsi, par exemple, que par une diluvienne journée de juillet, notre recherche nous a menés aux Archives nationales et au Musée du Québec. Notre investigation devait par ailleurs emprunter un itinéraire insoupçonné au départ et nous conduire jusqu'à Fredericton (par la voie téléphonique et épistolaire heureusement : que notre trésorier se rassure!)

Nous avons également à l'esprit le souci constant de présenter un produit représentatif du territoire de la MRC de Bellechasse et cet objectif, qui nous mena un jour jusqu'à Saint-Anselme, fut à l'origine d'une anecdote qui mérite d'être racontée ici. Ce jour-là, il émanait dans la petite municipalité un arôme du temps des Fêtes. Nous commençons à croire que nous étions peut-être devenus un peu trop obsédés par notre projet, pour réaliser finalement, que le délicieux fumet provenait d'une charcuterie bien de chez-nous.

Comme l'odorat est notre sens le plus délicat, il y a fort à parier que la simple évocation de la délicieuse tourtière amènera le lecteur à se tremper dans l'ambiance favorable à la dégustation de ce numéro spécial qui, nous l'espérons, deviendra, «au fil des ans», une pièce de collection.

Joyeux Noël

Yves Turgeon

André Beaudoin

Cornélius Krieghoff, son Auberge de campagne, et nos traditions hivernales en Bellechasse

par Yves Turgeon

Lorsque s'est posée la question d'illustrer la page couverture de la présente publication intitulée Noël en Bellechasse, nous cherchions une oeuvre avec laquelle les gens de Bellechasse puissent s'associer spontanément. Parmi les premières images recensées, celle de l'Auberge du domaine, de l'artiste J.-Eugène Chartier (1906-1994) de Saint-Gervais, s'est bien vite imposée : belle habitation de pierre du plus pur style traditionnel, neige abondante, conifères, chevaux et traîneaux, habitants chaudement vêtus. Ce dessin, avec tout ce qu'il évoque, me rappelait de merveilleuses et trop rares rencontres vécues dans la galerie de l'artiste J.-Eugène Chartier. J'écoutais alors, fasciné, les récits de celui-ci, de ses souvenirs ayant trait aux traditions villageoises. Il me parlait de l'amitié qu'il éprouvait pour le peintre Horatio Walker (1858-1938), de l'intérêt que suscitaient chez lui les tableaux d'Ozias Leduc (1864-1955) et aussi de sa passion pour l'oeuvre de Cornélius Krieghoff (1815-1872). C'est d'ailleurs chez ce dernier qu'il disait puiser abondamment, pour se représenter des scènes, des ambiances, et aussi des couleurs, de la vie traditionnelle des habitants de Saint-Gervais.

Dans le dessin représentant l'Auberge du Domaine, on retrouve des caractéristiques faisant partie des trois tableaux que Krieghoff a consacrés au thème de l'auberge. Pensons à la très célèbre Auberge Jolifou (1860), là où se vivaient de joyeuses virées; pensons également au calme nocturne à l'Auberge du Cheval blanc au clair de lune (1851), et à l'Auberge de campagne (1855) où se fondent les dimensions du familial et du social dans un ensemble harmonieux.

C'est Krieghoff qui a finalement été retenu pour illustrer Noël en Bellechasse. Cela est dû au fait, vite apparu, que cet artiste inspire les gens de chez-nous. Qu'ils le connaissent ou non, qu'ils soient jeunes ou vieux, ils disent tous reconnaître dans les tableaux de Krieghoff la vie de leurs ancêtres avec les vraies couleurs du bon vieux temps. Et puis il y a cette autre anecdote. Chartier, dans son dessin, s'inspire avec une telle conviction des techniques, des formes, voire même de la sensibilité de Krieghoff que son Auberge du domaine, on la croirait conçue par Krieghoff lui-même. Ne serait-il pas possible que Krieghoff ait peint l'auberge du domaine de Saint-Gervais? C'est une idée audacieuse, mais séduisante, que j'ai voulu scruter en explorant l'histoire du peintre depuis son arrivée dans la région en 1853. Voilà les raisons pour lesquelles notre préférence s'est portée pour Cornélius Krieghoff et son Auberge de campagne dont la localisation des lieux représentés n'a jamais été établie.



Auberge du domaine, 1980, J.-E. Chartier

----- Au fil des am ----- Automne 1996 -----

Selon l'épouse de monsieur Chartier : «Ce n'est pas l'auberge du domaine qui est peinte sur les tableaux de Krieghoff, mais cette auberge devait être comme celles que l'artiste nous a représentées.» Soit! Mais l'hypothèse d'un éventuel passage de Krieghoff chez nous demeure. Il reste encore à voir si ses voyages incessants, en quête de panoramas, qui l'ont amené à maintes repnses sur la rive sud du fleuve, les nombreuses scènes captées depuis la Pointe-Lévy, ses intérêts financiers dans la compagnie du Grand Tronc, qui l'ont conduit un jour à Saint-Henri pour peindre le pont ferroviaire et les chutes de l'Etchemin, ne l'ont pas mené naturellement dans Bellechasse. Ces faits ont de quoi entretenir nos séduisantes spéculations.

**L'Auberge ... et nos traditions hivernales
à Saint-Nérée, à Saint-Raphael et à Saint-Gervais**

Aujourd'hui, me direz-vous, notre quotidien est bien différent. Ne cherchez plus l'auberge de Saint-Gervais, elle est disparue. Le domaine et la route y conduisant aussi. Des scènes comme celles-là, il s'en trouve pourtant encore bon nombre. C'est à croire que la modernité, qui s'est installée confortablement dans les intérieurs de nos plus belles demeures ancestrales, et qui scintille aux néons de nos coeurs de village, n'a jamais réussi à effacer totalement nos traditions hivernales. Mais alors, où trouver ces traditions?

J'en parle à une compagne de travail, Patricia Labrecque, de Saint-Nérée, qui abonde en me racontant ses souvenirs d'enfance. C'était en un endroit paraissant isolé du reste du monde, aux abords d'un lac, dans les forêts traversées par la route Tadoussac à Saint-Raphael. Il y avait là quelques chalets que ses parents, des oncles et quelques amis de la famille, avaient aménagés et aimaient regagner en toute saison. «En hiver, le chemin d'accès restait enneigé. Mon père garait l'auto sur le bord de la route et plaçait tous les bagages sur un traîneau que notre chien, un énorme Saint-Bernard, tirait jusqu'au chalet. Lorsque la neige portait bien, mon frère et moi pouvions monter sur le traîneau et nous laisser conduire.»

Le chalet des parents de Patricia était tout petit, acheté pour presque rien, sans eau ni électricité. Son intérieur, modeste, rappelait ceux des camps des pionniers. Il n'y avait qu'une cuisine et une chambre meublées de peu de choses : une table et quatre chaises, des armoires, un divan-lit et deux lits de camp. L'ancienne pompe à bras, qu'on pouvait utiliser durant l'été, était gelée tout l'hiver. C'est à une source, près du chalet, qu'on tirait l'eau pour les besoins de la maisonnée. Le poêle à bois chauffait continuellement. Il servait le jour, à préparer des plats qu'on ne consommait le plus souvent qu'en cet endroit : les beans, les tourtières et pâtés à la viande, le jambon, les oeufs avec les fameuses toasts sur le poêle. Il fournissait également l'eau chaude, qui allait être versée dans un lavabo pour la toilette du soir. Enfin, la nuit, le père se levait pour en raviver le feu, afin de garder une température plus ou moins convenable jusqu'au lendemain.) Une trappe, taillée à même le plancher de la cuisine, ouvrait sur un caveau. On y conservait le lait et les autres produits à garder au frais. S'il fallait congeler des plats, ceux-ci étaient placés à l'extérieur dans des contenants de métal

À cet endroit, on voulait ignorer les commodités qui s'imposaient ailleurs, dans tous les foyers, voilà une vingtaine d'années. Patricia dit que ces moments comptent parmi ses plus beaux souvenirs. Elle se sentait entourée de l'affection de ses proches, et raffolait passer ses journées à s'amuser avec les autres enfants sur le lac gelé. «Lorsque j'étais jeune, mon plaisir était d'aller me promener avec mon chien l'hiver, l'atteler au traîneau. On ne parle jamais des traîneaux à chien, mais autrefois c'était très populaire.» Et elle n'oubliera jamais ce fameux lundi matin de tempête qui la garda pnsionnière de cette forêt enchanteresse. Sans le moindre remords, elle laissait filer une longue journée de classe pour prolonger encore un peu ses plaisirs d'enfant.

Ce serait donc dans les loisirs, dans ces instants faisant rupture avec le quotidien, que nos traditions hivernales se seraient déplacées. J'en parle avec d'autres, dont monsieur et madame Albert Lapierre de Saint-Gervais. L'homme me décrit l'engouement que suscitent les randonnées en voitures

===== Au fil des ans ■

- Automne 1996 =====

d'hiver depuis une dizaine d'années. De nombreux clubs ont été créés, d'abord à Saint-Malachie, puis à Saint-Charles, Saint-Gervais, Saint-Vallier, La Durantaye, Saint-Michel, etc. Monsieur Lapierre a fait de ces randonnées, son principal loisir depuis sa retraite. Il a développé une passion qu'il partage avec d'autres. «On s'échange les vieux trucs du métier, on s'informe de l'endroit où il est encore possible de trouver un bon attelage, une vieille sleigh encore solide. Certains métiers sont réhabilités, comme celui de forgeron.»

À Saint-Gervais, des familles entières sillonnent, à la queue leu leu, des sentiers conduisant à travers champs et forêts, et des routes tranquilles privilégiées à ces moments, telles la route de La Tremblate, le Fond à Batoche, le rang du Bras. Madame Lapierre dit que ces endroits ont un cachet, quelque chose de spécial, contrairement aux grandes routes passantes où les gros camions sont menaçants et peuvent effrayer les chevaux. Elle trouve dans ces promenades du dimanche une belle occasion de se détendre.



Les Laflamme, Saint-Gervais, 1992.

Ce loisir favorise les rapprochements entre les générations d'une même famille. Jeunes et moins jeunes y trouvent leur compte. Une autre de mes consœurs, Claudine Laflamme, me dit que c'était pour elle un vrai plaisir de se rendre avec ses parents à travers les sentiers : «C'est féérique de voir les sapins enneigés. C'est dépaysant. Et puis, il y a le fait de se promener en carriole plutôt qu'en auto. Ce n'est pas le même rythme. On prend le temps de regarder. On se sent libre. Oui, c'est ça, je pense que c'est le sentiment de liberté totale qui rend ces randonnées agréables. Et puis, il y a le chalet, l'endroit par excellence pour écouter ces passionnés des chevaux parler d'eux, nous raconter anecdotes du temps passé.»

Tous les sentiers sillonnant le comté ne conserveraient pas bien longtemps leur charme auprès des voituriers du dimanche s'il n'y avait pas le chalet placé à mi-chemin de la randonnée. C'est une halte chaleureuse, où on est assuré de trouver des parents et amis qui ont dressé la table de jeu et fait rougir le vieux poêle de fonte noir. On se surprend à aimer le froid. L'hiver paraît exempt des rigueurs qui nous affligent tant en d'autres circonstances. C'est là que le chapeau et le manteau de fourrure, les bottes de feutre, le foulard et les mitaines de laine, retrouvent leur utilité première. Monsieur Lapierre, qui sert de charretier lors des excursions organisées pour des groupes, s'étonne toujours de voir arriver des gens peu vêtus. Un jour, c'était une citadine en bas de nylon. À un autre moment, c'était un touriste européen chauve et sans coiffure en plus. Il est doublement surpris quand on lui répond ; «Je suis une Québécoise, et quand on est Québécois, on n'a pas peur du froid.» C'est dans ces moments qu'il sort un flasque de sa doublure, ressource indispensable pour redonner de la vigueur et préparer une joyeuse arrivée au chalet du club. Ces instants, tout à fait charmants, nous ramènent à l'univers de Krieghoff. Le touriste européen a pris l'accent québécois. Il a attrapé un casque de poil, l'a placé tout de travers, un cache-oreilles en plein visage, les deux bras en l'air, hurlant son plaisir en chantant *Vive la compagnie!* Il vient de sonner la fin de la randonnée. Vite ! Vite! la jument, on s'en retourne en bas. C'est drôle! C'est fou, c'est du *Jolifou* ! Sans doute, Krieghoff, lui-même Québécois d'adoption, a-t-il vécu des émotions semblables.

: Au fil des ans ■

■ Automne J996 =====

Dans ces clubs, comme dans d'autres organisations, chacun y va de ses innovations. Les frères Lemieux du rang de la Troisième sont de ceux-là. On les a vus descendre en carriole, le 24 décembre au soir, assister à la messe de Minuit, puis remonter réveillonner à la maison paternelle, juste «pour faire comme dans le bon vieux temps». La nuit ajoute certainement au fantastique de ces promenades. Quoi de plus beau, que de partir de l'obscurité, depuis le dernier rang de la paroisse, pour se rendre jusqu'au coeur du village, illuminé des plus belles couleurs du temps des Fêtes.



C'est sans doute pour cela que les gens de Saint-Gervais organisent, depuis quelques années, un défilé sur les sentiers,

une fois l'obscurité venue. Et pour ajouter à la féérie, ils ont fixé devant chaque voiture, une lumière qui projette un éclairage blanc, au ras de la neige, sur le cheval. Ils appellent ça la procession aux flambeaux. La lumière, mise en mouvement par le déplacement des carrioles et des chevaux, nous replonge dans une ambiance que Krieghoff a traduite dans son *Auberge du cheval blanc au clair de lune*.

Jacques Lemieux, Saint-Gervais, 1993.

Il faut avouer qu'il y a de quoi rêver. C'est précisément ce que Claudine aimerait recréer. Elle et sa famille pourraient aller à la messe de Minuit à l'église du village, puis se laisser glisser en carriole jusqu'au chalet du club pour vivre, ne serait-ce qu'une fois, une veillée de Noël en forêt. Retrouver la nature, son rythme, sa simplicité, son authenticité. «Les jeunes pourraient s'énerver tant qu'ils veulent, ça ne dérangerait rien. Ils pourraient aller se ventiler dehors, ce n'est pas dangereux. Il me semble que ça ferait changement. Ça ne serait pas stressant pour personne. On serait à l'aise, habillés simplement, pour la détente. Moi, des Noëls en talons hauts et jupe serrée, je trouve ça ordinaire.» Recréer cet univers merveilleux, ce retour aux sources avec ceux qu'elle aime, loin de tout ce qui pourrait les atteindre.

L'ambiance au chalet peut être turbulente, parfois euphorique, mais la plupart du temps, c'est franchement plus intime. Monsieur Lapierre, lui, s'y rend en semaine pour dîner avec deux ou trois amis. Ils y passent quelques heures à se conter des histoires, à jouer aux cartes, à commenter l'actualité, à concevoir des projets d'avenir pour le club.

Patricia, elle, s'y est rendue avec sa belle-famille, au cours d'un congé scolaire du temps des Fêtes passé à Saint-Gervais. Ils étaient allés se promener en carriole et chevaux sur un sentier battu conduisant jusque dans ces bois séparant les terres de Saint-Gervais et celles de Saint-Lazare. Elle y avait rencontré d'autres jeunes, promeneurs et skieurs de randonnée, assis aux tables autour du vieux poêle de fonte. «Ce chalet est agréable. On peut s'y reposer, faire sécher ses vêtements, prendre un repas apporté de la maison. On y joue aux cartes, on s'amuse sans aucune contrainte jusque tard dans la nuit.» Sans vraiment la chercher, je venais d'y retrouver mon *Auberge de campagne*. À les écouter tous me parler ainsi de leurs goûts et des désirs qu'ils caressent, il ne fait aucun doute que ces images de nos traditions hivernales poursuivront leur randonnée dans la mémoire des gens de Bellechasse.

----- *Au fil des ans* ===== *Automne 1996* ■

Noël à Saint-Michel

par Benoît Lacroix

N.D.L.R. Dans son beau livre *La religion de mon père*, Benoît Lacroix consacre plusieurs pages au thème de la Nativité. Le père Lacroix écrit : «L'émerveillement de Noël reste toujours vivant : nous voulons faire aimer l'instant jusqu'à donner au moment présent, grâce à la fête, une saveur, un pressentiment d'éternité. Et un peu plus loin, le père Lacroix écrit : «Noël demeure et demeurera toujours le signe d'un amour divin fou en quête d'amour humain.» Ces belles réflexions du père Lacroix nous accompagnent en ce temps de réjouissance et nous rappellent aussi que l'Esprit de Noël est, en cette période d'espoir millénaire, avec ceux qui souffrent, ceux que la maladie afflige, ceux qui viennent peut-être de perdre le gagne-pain de leur famille, ceux qui sont angoissés par un lendemain incertain.

Grand-père disait ; «C'est du vrai comme de vrai que le temps des Fêtes va de la messe de Minuit à minuit au soir des Rois.» Après les Avents, et plus justement au *Minuit, chrétiens!* commence le temps des Fêtes. Notre Noël ne s'expliquerait pas sans cette perspective festive.

Noels d'autrefois

La veille, cette année-là, il y avait de tout à Saint-Michel-de-Bellechasse ; la crèche, les décorations des Soeurs, la pratique de chant du frère Ozias, directeur de la chorale, les concours (sic) de confessions, des sapins, des cloches, une bonne dizaine de moutons cartonnés montant et descendant entre collines et cavernes hardiment aménagées et déménagées aussitôt par la femme du bedeau, les cadeaux particuliers de la dernière heure achetés au Magasin Général, les *petits coups de trop* des derniers arrivés des chantiers par le train de Lévis, tandis que dans les rangs le déneigement se poursuit au moins jusqu'à dix heures pour une soirée de poudrière et de vent. N'oublions pas les derniers messages du père Noël dans la gazette d'avant-hier arrivée ce soir. Et quoi encore?

Pour les petits, la crèche est ce qu'il y a de plus fascinant. Entre quelques sapins apportés l'après-midi par un habitant des rangs, qui les a coupés dans sa terre à bois debout, voici une sorte de maison ouverte et sans rambris qui n'a rien à voir, bien sûr, avec les grottes du Proche-Orient : c'est la crèche. Des anges, beaucoup d'anges ici et là se bousculent dans les branchages qui s'entrecroisent. Parfois une colombe, au sommet du plus haut arbre, une étoile, un ange qui porte dans ses mains l'inscription : *Gloria in excelsis Deo*. La crèche est là pour être vue, à quelques pas ou même par-dessus la balustrade, à droite si possible.

Nous allons en carriole, les jeunesses descendent en sleigh pour impressionner davantage les filles du village. Au froid, la neige fait siller les patins. S'il neigeaille et neigeasse, comme on dit encore en Normandie, on se fie plutôt aux grelots et aux balises. Du troisième rang au village, quarante-cinq minutes si les temps sont beaux. Les chevaux dételés, un petit arrêt des créatures au magasin, question de se réchauffer les pieds et d'acheter le dernier sac de *candies*. Les hommes sont partis à confesse.

Minuit moins vingt. Le deuxième coup, à deux cloches cette fois. On se dirige vers l'église. Minuit moins dix : encore récemment en l'église Sainte-Sabine-de-Bellechasse, les enfants de chœur avec quelques petits anges choisis parmi les plus belles et les plus sages fillettes - car on est féministe sans le savoir là-bas - précèdent monsieur le Curé en procession vers la crèche. Toute la paroisse est déjà là, sauf les derniers chaudasses qui arriveront au *Gloria*. Monsieur le Curé porte dans ses

: Au fil des ans ===== Automne 1996 ■■

bras mal croisés, car il n'a pas l'habitude des enfants, le petit Jésus habillé par les soeurs, *l's Anges dans nos campagnes*, chantent la chorale et les enfants qui s'en donnent à coeur joie. Comme on est heureux. Le petit Jésus acheté chez Pollack, est savamment déposé dans sa crèche sous les yeux de cire d'un âne et d'un boeuf qui ont vraiment envie de rire...!

La messe de Minuit sera longue. La chorale doit faire ses preuves. L'occasion est unique. Les grands répertoires latins de l'époque y passent avec des *Gloria* et des *Amen* qui n'en finissent pas d'en finir. Chacun fait de son mieux. L'harmonium renifle et renifle sous les pieds agités de mademoiselle Bélanger qui le connaît comme son enfant. - Mon père me racontait comment Jos Lamontagne «yeux fermés et mains dans ses culottes savait te tricoter un *Alléluia* et tmer un *Agnus Dei* sans jamais perdre ton et chanson». «l' était pas diplômé, lui, mais i' avait du coeur au gorgeot.» - Un sermon pas trop long mais beau, la quête qui allait à monsieur le Curé, si j'ai bonne souvenance, un bon quart d'heure de communions enfilées; *Ite Missa est*, «ne partez pas ; la deuxième messe va commencer».

Le meilleur de la fête, pour nous les jeunes, arrive à la deuxième messe. Enfin on va se comprendre. Les violoneux s'en mêlent. Parfois l'accordéon, une ou deux bombardes ; *Ça bergers, assemblons-nous; Le Fils du Roi de Gloire; Dans cette étable; Nouvelle agréable*. Pas de sermon, pas de quête, une messe basse, rien que des cantiques, des enfants de plus en plus trépidants, les clochettes du *Sanctus* à deux bras d'acolytes bien réveillés. Daudet n'aurait pu mieux entendre qu'à Saint-Michel-de-Bellechasse au temps du curé Deschesne.

Sortis de l'église, l'épreuve commence. Il faut remonter dans les rangs. Qui sait : une tempête encore? Parfois plus d'une heure au froid, au vent. Nous n'avons guère le courage de réveiller longtemps comme les gens du village. Vite aux cadeaux, un bon caribou de La Durantaye et, à cause du «train» de six heures, on ne se couche pas tard. Après la tourtière ou le jambon rosé, on va voir le temps. La lune? Elle est là, comme cette année elle sera, en premier quartier le 23 et pleine le 29. La journée de Noël est paisible au possible. Les familles se rencontrent. Ceux qui ont pris trop de bagosse retournent au lit. Les enfants se disputent autour des jouets, les oranges sont mangées. Les «candies» sont moins bons.

Toute la tradition pourrait enluminer cette simple description : Bellechasse est une terre de contes et de chansons. Luc Lacourcière y a recueilli des dizaines et des dizaines de chansons. Du seul Cléophas Fradette, à Saint-Raphael, il a entendu soixante contes, certains très longs. Du tout par coeur, s'il vous plaît. Le folklore varie selon qu'on est des terres d'en Bas ou d'en Haut. Nous étions frappés, nous, par la maman du voisin qui, elle, avait fait une crèche à la maison. Le nombre de moutons dépendait des bons et des mauvais coups de ses onze enfants. Parfois, il y en avait douze autour de la crèche, certains soirs ils étaient tous partis dormir dans l'armoire de la cuisine... À la même époque, nous étions informés par ma tante, qui était une Fradette, que la nuit, les animaux célébraient Noël ; le coq chantait, les poules pondaient, on aurait vu les taurailles se mettre à genoux vers la même heure.

Un petit tour en ville maintenant.

Saurons-nous la vérité? Nous apprenons que les gens de la ville rêvent des Noëls de leurs petites églises de campagne. Ils échangent des cartes imprimées avec de beaux paysages ruraux. Les protestants, eux, mangeraient de la dinde à minuit au lieu d'aller à la messe. Les Juifs allumeraient des chandelles, sans compter les belles dames en robes longues qui s'en iraient au Château Frontenac ou au Windsor. Mais comme dit l'oncle Amédée ; «l' sont peut-être plus riches, mais i' fêtent moins ben que nous autres.»

1. Y von Deschamps, *Monologues*, Leméac, 1973, p. 63.

===== *Au fil des ans* ===== *Automne 1996* =====

Histoire de famille : Les Noël

par Fernand Hélié dit Breton,
avec la collaboration de Claudette P. Breton

Bien que plusieurs ancêtres Noël se soient établis en Nouvelle-France, François Noël est celui qui s'est le plus démarqué tant par sa postérité que par ses activités.

Il serait né en 1644, du mariage de Pierre Noël et d'Élizabeth Augustin, du bourg de Chiray, une petite localité du canton de Bouilli, évêché de Poitiers dans le département de la Vienne.

Le recensement de 1666 nous révèle que François est au Canada, qu'il est engagé comme domestique chez Gabriel Gosselin et qu'il est âgé de 22 ans. Selon monseigneur Cyprien Tanguay, auteur du «Dictionnaire généalogique des familles canadiennes», ce recensement aurait été fait durant les mois de février et mars 1666. Donc, François serait arrivé au Canada en 1665. Ce recensement révèle également que le pays comptait seulement 3 215 personnes dont 2 034 de sexe masculin et 1 181 de sexe féminin. Le nombre de ménages était de 528.

Pour combler cette carence entre les deux sexes, le roi de France, de 1663 à 1673, recruta chaque année des filles qui acceptaient d'aller outre-Atlantique pour fonder un foyer; on les appelait «les filles du Roi».

Durant ces onze années, 774 «filles du Roi» vinrent en Nouvelle-France, dont 558 à Québec. À l'exception de quelques-unes qui retournèrent en France, la très grande majorité de ces filles prirent mari et s'établirent à Québec et dans les environs.

C'est ainsi qu'en 1669, François Noël fit la connaissance de Nicole Legrand «fille du Roi». Nicole était née à Saint-Sulpice de Paris en 1648; elle était la fille de feu Nicolas Legrand et d'Anne Duplessis.

Nicole Legrand faisait partie d'un groupe de 135 filles arrivées en terre canadienne en 1669. De ce groupe, 113 débarquèrent à Québec, alors que onze choisirent Trois-Rivières et onze autres Montréal.

François Noël et Nicole Legrand s'épousèrent à Québec le 22 octobre 1669. Nicole, en se mariant, apportait des biens estimés à 400 livres sans compter le don de 50 livres du Roi.

Au cours de 1668, une terre de trois arpents de front avait été concédée à François Noël. C'est donc sur cette terre de l'île d'Orléans qu'ils s'établirent. Dans les années qui suivirent, François se fit concéder d'autres terres jusqu'à ce qu'il réalise qu'il en avait plus que ce qu'il pouvait développer; c'est pourquoi en 1677 il en cède une partie à son voisin.

De son mariage avec Nicole Legrand naquirent dix enfants :

- Philippe qui, en 1692, épousa Marie Blondeau à Saint-Pierre, île d'Orléans;
- François qui, en 1699, épousa Catherine Burlon;
- Pierre qui, en 1703, épousa Louise Gosselin à Saint-Pierre, île d'Orléans;
- Claire, soeur jumelle de Pierre. Elle devait décéder en bas âge;
- Marguerite qui, en 1706, épousa Pierre Parent;
- Ignace qui, en 1707, épousa Marie-Anne Huard;

===== *Au fil des ans* ===== *Automne 1996* =====

- Michel qui, en 1713, épousa Marguerite Garant;
- Madeleine qui, en 1703, épousa Antoine Fortier à Saint-Pierre, île d'Orléans;
- Jean-Baptiste, qui devait décéder en 1691,
- Cathenne qui, en 1698, épousa François Chabot.

Nicole Legrand est dédée le 5 octobre 1713 à l'âge de 65 ans, alors que son *man* François décédait à l'âge de 82 ans, le 26 mai 1725.

Monseigneur Laurent Noël, évêque des Trois-Rivières, est un descendant en ligne directe de Pierre et Louise Gosselin comme le démontre la généalogie qui suit;

1ère génération

François Noël, marié à Québec, le 22 octobre 1669, à Nicole Legrand

2e génération

Pierre Noël, marié à Saint-Pierre, île d'Orléans, le 5 novembre 1703, à Louise Gosselin

3e génération

Raphaël Noël, marié à Sainte-Famille, île d'Orléans, le 11 novembre 1748, à M -Thècle Bilodeau

4e génération

Louis Noël mané à Lauzon, le 24 janvier 1780, à Marie Cloutier

5e génération

Joseph Noël, marié à Sainte-Claire, le 8 juin 1825, à Catherine Bourgault

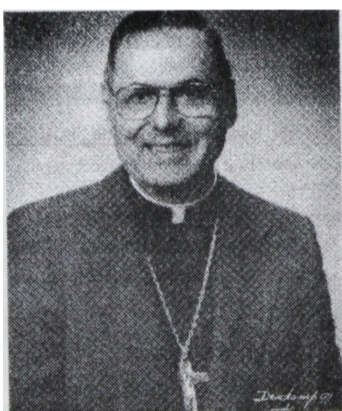
6e génération

Jean Noël, marié à Sainte-Claire, le 9 juillet 1888, à Adeline Renault

7e génération

Rémi Noël, marié à Saint-Méthode, le 6 juillet 1913, à Albertine Nadeau

8e génération



Monseigneur Laurent Noël

: *Au fil des ans* ■

- *Automne 1996* =====

Dès le milieu du 18e siècle, les Noël ont essaimé sur la rive sud du Saint-Laurent, notamment dans Bellechasse et les comtés environnants. La paroisse de Saint-Philémon est très représentative de la présence des Noël dans Bellechasse.

Nous avons donc choisi de faire la généalogie descendante d'une de ces familles de Saint-Philémon.

1ère génération

François Noël, marié à Québec, le 22 octobre 1669, à Nicole Le Grand

2e génération

Pierre Noël, marié à Saint-Pierre, île d'Orléans, le 5 novembre 1703, à Louise Gosselin

3e génération

François Noël, marié à Saint-Pierre, île d'Orléans, le 4 janvier 1745, à Marthe Nolin

4e génération

Jean-Basile Noël, marié à Saint-Henri, le 18 février 1783, à Angélique Guay

5e génération

Basile Noël, marié à Saint-Henri, le 6 novembre 1809, à Charlotte Plante

6e génération

François Noël, marié à Saint-Henri, le 21 juillet 1840, à Esther Lemieux

7e génération

Joseph Noël, marié à Buckland, le 9 février 1885, à Anna Beaudoin

8e génération

Arthur Noël, marié à Saint-Philémon, le 6 juillet 1914, à Exilia Tremblay



*Monsieur Arthur Noël et son épouse
Exilda Tremblay
à l'occasion de leur
50e anniversaire de mariage
en 1964*

===== *Au fil des ans*

Automne 1996 =====

9e génération

Aimé Noël, marié à Saint-Philémon, le 11 juillet 1942, à Marie-Berthe Adam



*Aimé Noël et son épouse, Marie-Berthe Adam,
à l'occasion de leur 50e anniversaire de mariage en 1992*

10e génération

Roger Noël, marié à Armagh, le 8 août 1970, à Marie-Andrée Roy

11e génération

Nelson, Maguy et Maxime



*Roger Noël (10e génération)
son épouse Marie-Andrée Roy
et leurs enfants de la 11e génération
Nelson,
Maguy,
et Maxime, sur les genoux de sa mère*

- Sources: *Les filles du roi en Nouvelle-France* par Silvio Dumas
- *Répertoire des mariages Montmagny-l'Islet-Bellechasse*, tome XII, par Éloi-Gérard Talbot
- *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, vol. VI, par Cyprien Tanguay
- *Rapport de l'archiviste de la province de Québec 1935-1936*, p. 71
- *Nos ancêtres*, vol. XIX, par Gérard Lebel, C.Ss.R.

===== Au fil des ans ===== Automne 1996 =====

La nostalgie des Noëls révolus...

par Cyrille Felteau

N.D.L.R. ; Journaliste à La Presse, l'auteur, natif de Saint-Anselme, nous livre ses souvenirs d'enfance autour de la fête de la Nativité. Monsieur Felteau est aujourd'hui à sa retraite.

Chaque année, à l'approche de Noël, les gens d'un âge plus que mûr - comme l'auteur de cette chronique - se sentent en proie à des sentiments contradictoires. En se remémorant les joies candides de leur enfance (j'allais dire : à l'eau bénite), leur front s'assombrit devant la fuite des années qui a emporté leurs rêves avec bon nombre de leurs illusions. Ils se contentent d'essuyer une larme furtive au coin de l'oeil, en ressassant des souvenirs qui ne disent plus grand-chose à personne.

Pour votre chroniqueur, le souvenir de Noël se confond avec celui des premières neiges et la première messe de minuit dans son village natal, voilà belle lurette. Ce n'était pas avant le déluge, mais presque. En ce temps-là, non loin de Québec, l'automobile était absente des chemins cahoteux de campagne dès que tombaient les premières neiges. Des diverses «concessions», on se rendait donc à l'église du village dans des voitures à chevaux dont l'approche remplissait la campagne d'un véritable concert de sons cristallins qui résonnent encore à mes oreilles. Cette symphonie tout à fait spéciale est maintenant pour moi indissociable de la veille de Noël. C'est pourquoi le charme a été rompu à mes yeux dès que sont apparus, dans cette nuit ouatée à nulle autre pareille, les phares et les klaxons des automobiles. Avez-vous déjà remarqué que dans le célèbre dessin d'Edmond-J. Massicotte sur Le retour de la messe de minuit il n'y a que des gens à pied et des voitures à chevaux?

Pour l'imagination de l'enfant, une grande partie de la magie qui se dégage de Noël est faite de nouveauté et d'inédit. C'est notre première expérience d'une grand-messe dite le soir et où l'affluence est plus grande encore qu'à celle du dimanche. On résiste de son mieux au sommeil qui nous envahit afin de pouvoir assister à cette assemblée religieuse extraordinaire, insolite, même, par certains aspects.

À l'entrée de l'église, les yeux de l'enfant s'ouvrent tout grands devant un spectacle féérique, où tout n'est que lumière, chants, sons et bruissements divers. La messe nous paraît particulièrement longue, et avec raison, puisqu'on en dit deux d'affilée. Dans la seconde, on délaisse résolument le latin pour interpréter dans la langue de tous les jours des chants reflétant une joie communicative à laquelle l'Eglise de ce temps-là ne nous avait pas habitués. En cette nuit de la Nativité, on se sent comme à l'aube d'un monde nouveau, fait de joie, de lumière et d'espérance. C'est sans doute tout cela qui frappe l'imagination de l'enfant et grave dans sa mémoire la magie irremplaçable de la vigile de Noël.

La tête remplie et bercée de tous ces refrains, l'enfant revient en hâte à la maison, où l'attend un autre spectacle nouveau et inédit pour lui : aux petites heures du matin, la table est mise et toute la famille s'apprête à s'y installer. Autour des chandelles, les tourtières trônent et répandent leur fumet dans toute la pièce. Le jeûne prolongé mêlé aux émotions spéciales de cette nuit-là a aiguisé l'appétit de tous ceux qui, dans la joie de Noël, se préparent à faire honneur au réveillon, sans penser, il va sans dire, à ce que l'on pourrait appeler, par euphémisme, les regrets gastriques du lendemain...

===== *Au fil des ans* ===== *Automne 1996* =====

31 décembre 1916

par André Beaudoin

Ce sont de bien tristes Fêtes cette année-là pour des milliers des nôtres qui combattent en France sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale. Depuis deux ans, le monde dit civilisé est confronté à la pénible réalité d'une guerre moderne. Très tôt, le conflit s'est enlisé, les deux opposants étant d'une force relativement égale. C'est l'enfer des tranchées ; de la boue jusqu'aux genoux, les rats qui pullulent, les poux, la faim, la soif, le froid, puis un ordre d'attaque vers une position imprenable. Ce premier conflit d'envergure planétaire fera au total 9 millions de morts dont 55 (XX) Canadiens.

Plus près de nous, au Québec, la construction du Pont de Québec se poursuit malgré deux catastrophes majeures. Une première tragédie, le 29 août 1907, qui avait fait 76 morts, dont une trentaine de la réserve amérindienne de Caughnawaga et un deuxième accident, le 11 septembre 1916, qui emporta 13 travailleurs. L'érection finale du célèbre pont sera retardée d'une année et le 20 septembre 1917, le Pont de Québec sera inauguré officiellement avec les discours d'usage en pareille circonstance.

Encore plus près de nous, ici même dans Bellechasse, la vie toute simple poursuit son petit bonhomme de chemin. Nous pouvons facilement imaginer nos arrière-grands-mères et grands-mères mettant la main à la pâte pour confectionner la traditionnelle tourtière et autres mets typiquement québécois.

C'est dans cette ambiance conviviale que ma grand-mère paternelle, Aglaé Côté, après un saut au magasin général pour des achats de dernière heure et un arrêt à la poste, s'apprête peut-être à la cuisson d'une fournée de délicieuses pâtisseries, dont le secret fera le ravissement de ses petits-enfants une quarantaine d'années plus tard, lorsqu'elle reçoit une carte postale de son ancienne institutrice.

Quatre-vingts ans se sont écoulés depuis et ma grand-mère s'est éteinte paisiblement dans sa chaise berçante le 4 décembre 1976, au foyer de Saint-Anselme, laissant le souvenir d'une personne sociable et généreuse. Elle était native de Saint-Lazare, et elle avait épousé mon grand-père, Magella Beaudoin, le 7 janvier 1919, dans la pittoresque petite municipalité d'Armagh. À tous les lointains cousins de ces deux municipalités, je profite de l'occasion privilégiée qui s'offre à moi ici pour exprimer mes souhaits de Joyeuses Fêtes.

Ma chère Aglaé,

Ta carte m'a fait plaisir, elle me prouve que tu n'oublies pas ton ancienne maîtresse. Je t'avouerai que de mon côté, je ne t'oublie pas, même nous parlons souvent de toi.

J'ai toujours mon immigrée, qui me donne satisfaction. Es-tu encore fille ? Dis-le-moi et tâche de venir nous voir. Nous faisons toujours bien notre affaire ici et nous nous y plaisons beaucoup. Simone est sortie pour le jour de l'An, elle est bien contente, je te l'assure. Si tu voyais comme Fernande est grande et fine. Elle comprend l'anglais comme nous, c'est drôle, quelques fois pour ne pas qu'elle comprenne l'on parlait anglais, mais à présent on ne le peut pas, elle est bonne et sage. J'ai fait 2 voyages à Montréal cet automne et je me suis rendue à Ottawa. Je voyage comme une fille : pas de marmots, c'est-à-dire que l'on en n'a pas d'autres. Toute la famille est bien. Pour ma part, je pèse 177 livres. Tu peux imaginer comment est le climat à Mégantic.

Reçois pour toi et les tiens nos meilleurs souhaits de bonne et heureuse année. Ne te marie pas, tu es trop jeune. Bonjour. Mme Biaï.



----- *Au fil des ans* ----

: *Automne 1996* -----

Souvenir d'enfance

par Frédéric Beaudom

Puisque la fête de Noël est associée à l'enfance, j'ai pensé innover en faisant appel à la jeunesse pour le prochain texte. Je cède maintenant le clavier à Frédéric Beaudoin, mon filleul, 14 ans, qui depuis son plus jeune âge, présente un talent exceptionnel pour la maîtrise de la langue française. À toi, jeune homme, mais attention à l'accord des participes, c'est important aussi...

Ton parrain, André.

Dans les années 1950, les fermiers n'ayant pas assez de revenu provenant de leur ferme pour faire vivre leur famille, nombreuse dans la majorité des cas, devaient, pendant la saison morte, partir pour les chantiers. Le travail étant moins lourd, la femme et les aînés pouvaient s'occuper de la besogne. Mon grand-père maternel était de ceux-là. Ma mère me racontait qu'il partait avec Léonide Corriveau, son oncle. Sauveur Corriveau et son fils Robert : plus tard avec ses frères aînés ou d'autres personnes.

Un soir, Valère Corriveau, mon grand-père, était revenu du chantier et ma mère ne l'avait pas reconnu, car il était emmitoufflé et givré. Sa barbe était garnie de neige et ses sourcils broussailleux étaient également blanchis. Il venait de faire plus de trois milles à pied, afin de se rendre à la route. Cet autobus les conduisait jusqu'à la gare de Québec. Ils devaient par la suite en prendre un autre qui, lui, les emmenait jusqu'à Saint-Léon, et à partir de là, un «snow» les attendait d'habitude pour les transporter au rang Sainte-Anne. Mais ce jour-là, le deuxième autobus ayant pris beaucoup de retard à cause de la tempête, le «snow» avait «levé l'ancre» sans eux. Ils ont donc décidé de laisser leur scie mécanique et une partie de leur bagage chez un ami qui demeurait au coin de la route 277. Alors, saisissant leur courage à deux mains, motivés par la hâte d'arriver chez-eux, ils sont partis dans la tempête.

On raconte que lorsque mon grand-père arriva, il ressemblait au Yéti et il avait l'air énorme à cause de son gros manteau. Les jeunes enfants étaient tout d'abord effrayés de voir ce «monstre» apparaître dans la porte. Mais il leur offrit de la gomme de sapin (sincèrement, je ne vois pas l'utilité de cela... j'ai entendu dire que c'est bon à mâcher) et ils surent que c'était lui.



L'enfant de Noël

par André Beaudoin

Il fait une journée brumeuse lorsque je rencontre Jean-François Caron, le dynamique et coloré président de notre société d'histoire.

Assis autour de la table familiale, devant un tonifiant verre de vodka, il me raconte une histoire émouvante, une histoire vraie, une histoire qui semble avoir été écrite par un scénariste d'Hollywood à l'occasion de cette parution spéciale. Noël est l'histoire d'un miracle, aussi cet article aurait pu tout aussi bien s'intituler Miracle à Noël.

Le charmant poupon qui nous écoute distraitement, en rampant sous la table, ne sait pas qu'il fait l'objet de ce témoignage, mais quand il sera en mesure de lire sur les genoux de son père, il comprendra pourquoi il est la petite mascotte de ce numéro spécial. Pour toi, François Benjamin Georges, pour que tu puisses comprendre un jour pourquoi tu es l'enfant choyé, l'enfant un peu trop protégé peut-être, voici l'histoire des mois cruciaux qui ont précédé ta naissance.

«Au cours de l'automne dernier, en revenant d'un congrès de la Société dentaire Nord-Sud, ma compagne, Andrée, qui était enceinte de six mois, fut réveillée dans la nuit par des saignements alarmants. Elle dut être hospitalisée et la survie de notre enfant devint très problématique. Les trois mois qui suivirent furent très éprouvants pour Andrée, qui était contrainte de garder le lit sans même la permission de bouger, ni de se lever. Son angoisse était telle qu'elle me téléphonait même la nuit. Le 20 décembre, jour de la naissance, fut pour Andrée et pour moi un soulagement indescriptible. Je me rappelle ensuite l'ambiance particulière de la pouponnière, les petits berceaux, décorés par le personnel de l'hôpital, comme de précieux cadeaux.

Le jour de Noël, Andrée recevait son congé de l'hôpital. Ce fut une journée relativement tranquille, mais nous nous sentions libérés d'un énorme poids. La remise des cadeaux des enfants avait été différée et c'est le lendemain que leur impatience était enfin comblée.

Un an plus tard, par le biais de l'adoption internationale, nous songeons à «compléter» notre petite famille, en donnant l'opportunité à un petit Brésilien, peut-être, de connaître des Noëls meilleurs.»

Et avant de quitter Saint-Malachie, *I'd like to wish all Irish and Scottish people a Merry Christmas and a Happy New Year. I must say that I would really appreciate getting a big piece of your world wide known delicious plum-pudding.*

Pour les gens moins familiers avec la langue anglaise, et qui me connaissent bien, disons simplement que je viens, encore une fois, de pécher par excès de gourmandise!

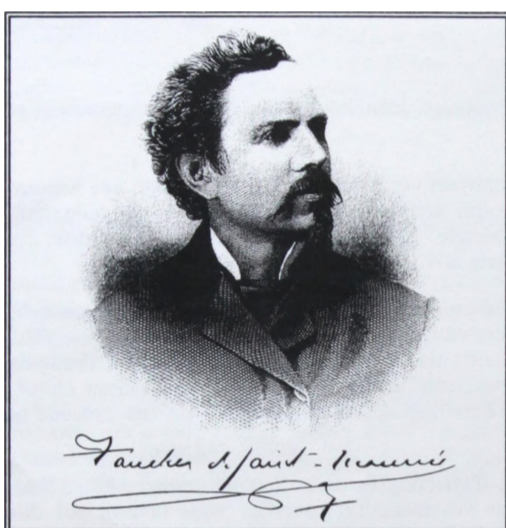
J'aimerais également profiter de l'occasion pour rappeler à tous les skieurs, qui nous visiteront au temps des Fêtes, que Bellechasse compte trois beaux sites de ski : la Crapaudière (Saint-Malachie), le mont Orignal (Lac-Étchemin) et le massif du Sud (Saint-Philémon).

===== *Au fil des ans* ==-

: *Automne 1996* =====

Noël à Beaumont

par Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice



À monsieur Joseph-A délard Turgeon,
député de Bellechasse à l'Assemblée législative;
cet ancien adversaire resté mon ami,
je dédie ces quelques pages.

M on Dieu, qu'il y a longtemps de cela, et comme les années passent vite!

C'était en 1855, et le brave Abraham Esnouf, un des amis de mon père, de plus son voisin, nous avait invités à aller prendre le réveillon de la Noël chez lui. J'avais onze ans à cette époque, et je revois toutes ces choses-là comme si elles étaient d'hier.

Nous étions en traîneau, bien emmitouflés dans nos robes de buffle et nos peaux d'ours «Pétillard», notre petit cheval canadien, il était bai brun, nous entraînait aux joyeux tintements de ses grelots, en faisant crier la neige sous ses sabots.

Tout à coup mon père me dit :

- Sais-tu, mon enfant, où nous allons?
- Mais, oui, nous allons entendre la messe de Minuit à l'église de Beaumont.
- Et te rends-tu bien compte de ce que peut être l'église de Beaumont?
- N'est-ce pas une église comme une autre?
- Plus qu'une autre; c'est une relique de notre glorieux passé. Elle a été construite en 1733.

Plus tard, en 1759, le fameux Montgomery, le brûleur de la côte nord et de la côte sud du Saint-Laurent vint, par deux fois, y placarder la proclamation que le général Wolfe adressait aux habitants canadiens-français; par deux fois, le placard de l'Anglais fut déchiré. Pour punir nos ancêtres de leur loyauté à la France, un détachement anglais vint par deux fois mettre le feu à l'église de Beaumont. Mais miracle! Chaque fois, il n'y eut que la porte brûlée et le vieux temple demeura intact.

Tout en causant ainsi, nous arrivâmes à la place du presbytère, nous mîmes Pétillard sous le hangar de Pitre Belours et nous entrâmes nous agenouiller et faire acte d'adoration à Jésus-Enfant.

===== *Au fil des ans* ===== *Automne 1996* =====

L'humble église de campagne était comme l'étoile des Rois Mages. Elle ruisselait de lumière. La crèche faisait envie à tous les petits enfants, aux grands aussi. On n'oublie jamais ces saintetés-là, quand elles ont été touchées, quand elles ont été comprises.

Et maintenant que ces choses-là me reviennent à la mémoire, me faut-il dire que la crèche de l'Enfant avait été préparée par mesdemoiselles l'Estang, soeurs d'un des anciens curés de Beaumont, et par ma mère?

Le curé entonna le *Gloria in excelsis*. Le père Chassou prit alors son violon, ses yeux débordaient d'aspiration et son maigre profil s'allongeait avec l'ombre du jubé. Tout à coup, son bras se mit fièvreusement en position, un trille navrant sortit des flancs du sapin harmonieux, et attaquant soudain une symphonie en mineure, il se prit à faire jaillir hors de son violon des cris d'amour, des larmes d'angoisse, des sanglots de désespoir, des frissons de reconnaissance qui suffoquèrent la gorge.

Jamais l'âme, au milieu de ses rêveries, de ses épanchements, de ses douleurs intimes, n'avait rêvé rien de plus surhumain.

C'était une prière comme on n'en avait pas encore entendu s'élever de pareille, hors de l'orgue de la vieille cathédrale de Québec. Puis, peu à peu, la voix du violon s'éteignit en un nocturne charmant, sonore, argentin, où dans l'air lointain dominait l'air du vieux Noël ; *Ça bergers, assemblons-nous. Allons voir le Messie*.

Les trois messes de Minuit terminées, nous nous dispersâmes sur l'air des vieux Noël pour aller réveiller chez l'hospitalier et brave Esnouf.

Au dehors, on entendait craqueter la neige sous les pieds des chevaux. De temps en temps, un des clous des toits saisi par le froid sautait en produisant une forte détonation. Il faisait bon d'arriver dans une maison par un temps pareil, et nous entrâmes.

Nous fûmes accueillis par un inoubliable parfum de cuisine. Sur une nappe bien blanche était alignée la faïence à fond bleu avec ses pagodes, ses ponts et ses jardins chinois. On l'avait sortie pour l'occasion de l'armoire vitrée de la salle.

Des chandelles placées sur une large table de sapin mettaient en lumière un paysage comme seul pouvait en rêver Gargantua.

C'étaient des montagnes de croquignoles dorées, de pâtisseries tachetées par du sucre de sève glacé. À leurs pieds dormaient les lacs de crème jaune ou flottaient comme des nénuphars des oeufs à la neige; puis s'élançaient des falaises grisâtres de jambons fumés à la maison, cachant un peu plus loin une mare de sirop et de confitures, bornée par des pains de sucre d'érable, des dindons rôtis, des hures de porc, des ragoûts de pattes de cochon, des civets de lièvres, des perdrix rôties, des oies sur pommes, des pralines, du boudin, de la graisse de rôti, tout cela à côté d'une lagune de tire à la crème, heurtée par des collines de tourtières et de langues piquées d'aromates.

Et de ces bonnes choses, aussi loin que l'oeil pouvait aller, jusque dans l'ombre faite par le vieux bahut et les grands coffres bleus, pendant qu'au-dessus de cette terre promise, suspendus à la muraille, miroitaient, comme des nuages argentés, les antiques couvercles à plat, fraîchement étamés.

Le père Esnouf secoua alors sa pipe et cria d'un ton jovial : «Tout le monde est présent : allons mes amis, à table et attaquons; mon voisin, M. l'ecclésiastique, va nous dire le *Benedicite* .»

----- *Au fil des ans* ----- *Automne 1996* -----

Ce qui fut fait par ce séminariste devenu plus tard un des princes de l'Eglise.

Au milieu du cliquetis des couteaux et des fourchettes, la plus franche causerie se frayait une route. C'était à qui raconterait des histoires de feu-follet, de loup-garou, de chasse-galerie, de lutins. Chacun avait son récit merveilleux.

- Un soir, disait le père Michel Larrivée, un soldat de Châteauguay, je causais au bivouac avec un camarade des chasseurs de Salaberry.
- Moi, me dit-il tout à coup, je suis certain de *mon* heure!

Et il se mit à me raconter qu'il n'y avait pas longtemps, il était en train de fumer sa pipe auprès du poêle : «J'étais seul à tisonner le feu, lorsque tout à coup, je vis poindre dans la lumière qui jaillissait hors des pétilllements de la bûche, une blonde tête d'enfant. En la regardant attentivement, je la vis grossir petit à petit : un léger poil follet se dessina sur la lèvre supérieure; il devint moustache et les boucles soyeuses se prirent à brunir, puis à noircir comme des plumes de corbeau. Bientôt le front commença à se dégarnir. Par ci par là scintillèrent quelques cheveux blancs. Ils s'argentèrent tous les uns après les autres ; des rides vinrent creuser les joues rebondies et une main se dégagea du fond noir du poêle pour se poser sur les tempes jaunies où roulaient des sueurs froides. Une terrible impression envahit alors cette tête naguère souriante. Un hoquet saccadé déforma la bouche qui bientôt devint immobile. Petit à petit, les chairs prirent une teinte violacée. Elles se détachèrent par lambeaux et le crâne lui-même finit par se disloquer et disparaître en cendres fines et blanchâtres pour aller se perdre dans le rayon de lumière qui sortait toujours par la petite porte du poêle.

«Je m'étais vu moi-même, et quand je me relevai, je compris que c'était là un avertissement et que je ne dépasserais jamais la soixantaine.»

- Et maintenant, dit le père Esnouf, trêve de ces histoires qui font peur aux femmes et aux enfants. Qui va nous chanter un Noël ?

- Moi, dit modestement Roy, de la concession de Ville-Marie. Et d'une voix fraîche et mélodieuse il entonna ; *D'où viens-tu bergère ?*

Le réveillon tirait à sa fin, mais personne ne semblait s'en apercevoir. À travers un épais nuage de fumée de tabac canadien, on entrevoyait le gros ventre du pilote Morin. Le père Mcintyre le faisait bondir de joie à chaque forte saillie tombée de ses lèvres écossaises. Plus loin, tout près du poêle, le notaire Marceau et le père Paquet reprenaient pour la centième fois une chaude discussion à propos d'une école éternellement contestée entre leurs deux amitiés. Le père Chassou fredonnait entre ses dents, Michel Larrivée rêvait à ce qu'il avait aimé le mieux au monde, tout en exceptant le colonel de Salaberry sous lequel il avait servi à Châteauguay. Il contait et recontait à ses voisins les gros poissons qu'il avait vus à l'anse Saint-Charles, et ceux-là étaient toujours les plus gros qu'il avait manqués pendant le cours de l'année.

Il y en avait là encore bien d'autres. Ici était l'ancien maire Martineau, Augustin Ménard, le père Gendreau, le juge de paix Vien, Girard, l'huissier Joseph Fraser, les Labrecque, Paul Poirier, maire depuis et grand chasseur de renard devant Dieu; là, les patriarches de la paroisse : le capitaine Boilard, le père Vallière, Morizeau, Pierre Chabot, les Turgeon, Octave Dupuis, les Roy de Ville-Mane, les Guay, les Patry, mon vieil ami Schink, Charles le Tellier, celui qui m'a enseigné à lire.

Au milieu des causeries de ces vieux courbés au contact de la charrue ou de la recherche du pain quotidien, passaient les notes basses du maître de céans. Il développait avec complaisance un sien projet de code municipal destiné à mettre fin aux querelles des Marceau, des Pelletier, des Paquet, des Dupuis de l'avenir, et à détruire à tout jamais le parti

===== *Au fil des ans* ===== *Automne 1996* =====

d'en haut et le parti d'en bas. Cette démonstration philanthropique ne l'empêchait pas de verser à ses hôtes des rasades d'un vieux rhum blanc des îles que ses invités tenaient pour bon à leur tour, à en juger par le *Crescendo* de bruit et de gaieté.

Tout à coup, la voix du père Esnouf prit une intonation plus grave et domina les conversations.

- Mes amis, c'est le temps de songer à nos étables et d'aller faire le train de nos animaux.

M. l'ecclésiastique, veuillez dire les Grâces.

Chacun se leva et se signa.

- Mes chers co-paroissiens, leur dit-il, je lisais hier dans un des mandements de l'un de nos anciens évêques, les paroles suivantes que prononçait Monseigneur Henri-Marie Dubreuil de Pontbriand, le 28 octobre 1782 :

«Vous n'oublierez pas ceux qui se sont sacrifiés pour la création et la défense de la patrie. L'illustre nom de Montcalm, celui de tant d'officiers respectables, ceux des soldats, des miliciens ne sortiront pas de votre mémoire. Par inclination, par devoir, vous prierez avec ferveur pour le repos de leur âme.

Or, c'est aujourd'hui l'anniversaire du départ du fondateur de la patrie canadienne-française. Samuel de Champlain est mort à Québec dans la nuit de Noël du 25 décembre 1635. Priez pour lui. Demain, ne l'oubliez pas dans votre chapelet.

Et maintenant, mes frères, rendez grâces au Seigneur de la nourriture qu'il a servie à nos corps. G mon Dieu! Nous vous remercions en même temps de nous donner la nourriture de l'âme en attendant cette vie où nous n'aurons plus ni faim ni soif, parce que nous serons rassasiés de votre gloire. Ainsi soit-il!»

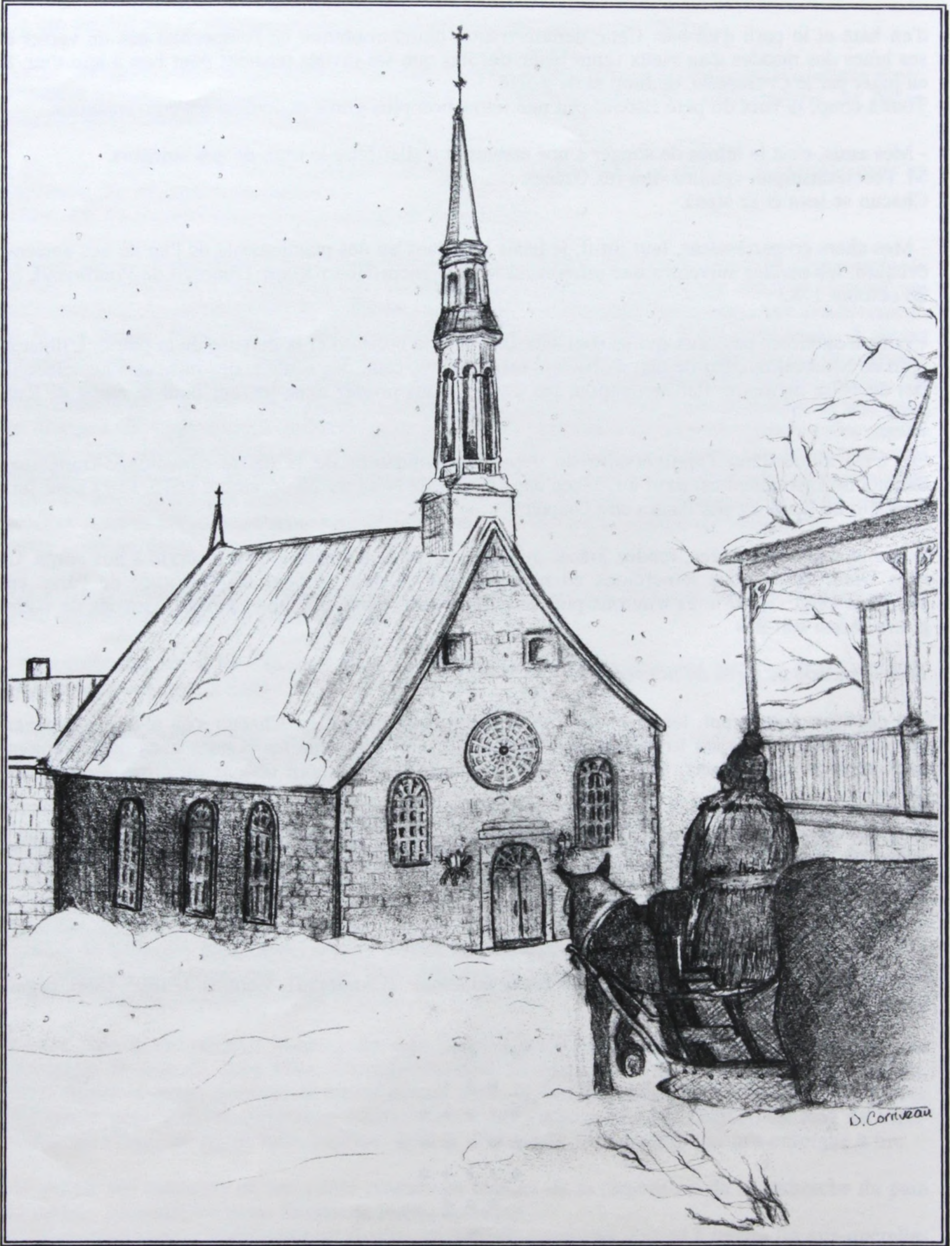
Tout le monde se signa de nouveau.

Les chevaux s'attelèrent, les clochettes se remirent à tintinnabuler. Chacun s'en allait se coucher après avoir serré la main loyale du père Esnouf. Et c'est ainsi que les bonnes gens de Beaumont s'acheminèrent sans regrets, sans désirs, sans remords, vers le coin obscur du cimetière de leur paroisse.

N'est-ce pas pour des hommes comme nos habitants canadiens que les anges du Seigneur chantaient sous l'âpre ciel de la Judée, lors de la première nuit de Noël ; *Gloria in excelsis Deo! pax hominibus bonae voluntatis* ?

Faucher de Saint-Maurice. Extrait de *La revue nationale* (Chartrand) Volume 2, 1895-1896, pages 579 à 585.

*
* * *
*



: Au fil des ans ■

: Automne 1996 =====

Noëls d'hier : des Bellechassois se racontent

Pour conclure cette édition spéciale, Noël en Bellechasse, nous avons invité quelques Bellechassois et Bellechassoises à nous présenter leur témoignage autour de la thématique de la Nativité. Leurs souvenirs personnels, tantôt drôles, tantôt émouvants, nous rappellent avec éloquence la richesse de nos traditions si typiquement québécoises, si typiquement bellechassoises.

Beaumont : l'Enfant-Jésus avait disparu

par Roger Patry

Ce jour-là, un vent d'est soufflant en rafales depuis plus de six heures avait soulevé en poudrière la neige nouvellement tombée. Un froid mordant avait envahi les hauteurs du village de Beaumont, frigorifiant les vapeurs qui s'élevaient des eaux du fleuve encore dégagé. Les arbres s'étaient parés de frimas, ajoutant un peu plus de féerie à la fête qui se pointait ; c'était la veille de Noël 1950.

En cet après-midi, le village se relevait doucement de cette tempête qui avait empêché la plupart des gens de sortir de leur maison. L'accalmie tant désirée arriva aux dernières heures de la journée, enclenchant la course aux dernières provisions. Notre magasin général était le seul encore ouvert; en peu de temps, il fut envahi par des clients voulant garnir leur table. Quand la pénombre enveloppa les maisons, les retardataires arrivèrent avec leur liste, demandant mélasse, farine, friandises, pommes, sans oublier les fruits exotiques, notamment les oranges, les bananes, etc.

Les vœux joyeux de bonnes Fêtes fusaient de toutes parts, accaparant les conversations, sauf, peut-être, la nouvelle d'un incident qui était survenu quelques jours auparavant. L'Enfant-Jésus de la crèche était disparu. Une semaine était déjà passée. Où était-il ? Beaucoup de questions alimentaient les conversations. Les policiers faisaient enquête. Le témoignage d'une dame se rendant à l'office du matin les avait mis sur une bonne piste. Elle avait remarqué des figures nouvelles dans l'église. Elle avait même noté le numéro d'immatriculation de l'automobile, qui était étrangère.

Toute la soirée, nous avons servi des clients qui arrivaient des rangs. Dans l'attente de l'ouverture des portes de l'église, ces gens venaient se réchauffer près de la fournaise du magasin. La plupart étaient gelés. Leur visite était aussi l'occasion rêvée de se dégourdir les jambes. Ils profitaient de cet arrêt pour compléter leurs achats de la semaine. Quelques-uns ne se gênaient pas outre mesure, arrivant avec leur sempiternelle cruche. Nous avions la tâche d'emplir ces récipients avec de la mélasse ou de l'huile de charbon, sans oublier ceux qui voulaient quelques poches de moulée pour leurs animaux. Maugréant en notre fort intérieur, nous allions remplir ces récipients ou servir ces poches qui salissaient davantage nos vêtements.

Nous fournissions l'eau potable à plus de 25 résidences du village. Notre système de pompage, assez rudimentaire, consistait en une pompe à pression hydraulique que nous nommions «béliéD». Comme il arrivait assez souvent, cette pompe avait la malencontreuse habitude de se détraquer dans les moments les plus importants.

Effectivement, ce soir-là, la pompe fit défaut; l'un de nous dut s'habiller chaudement et se rendre la recharger. Il fallait descendre la falaise, se frayer un chemin dans la neige, jusqu'à la source, se laisser glisser cinquante pieds plus bas, vider la tête du «bélié» et le faire repartir. Nous revenions gelés de cette excursion.

----- *Au fil des ans* ===== *Automne 1996* =====

Vraiment, la fête de Noël n'en était pas une pour nous. Quand nous nous apprêtions à fermer, il y avait toujours quelqu'un qui arrivait. Nous étions si fatigués de notre journée que nous nous rendîmes à l'église de reculons.

Cette nuit-là, nous arrivâmes à minuit tapant. L'église était déjà bondée. Heureusement que nous avions loué un banc. Une odeur moite de neige fondante, accompagnée de celle de boule à mite, nous prenait au nez. L'humidité était si envahissante que les vitres de l'église étaient «frimassées». Dès qu'une porte s'ouvrait, une vapeur glacée se glissait sur le plancher et gagnait les allées jusqu'à la nef. Il n'y avait rien là, c'était la fête de Noël.

Quelques minutes avant minuit, le sacristain avait déposé l'Enfant-Jésus dans la crèche, il n'en fallait pas plus pour ébahir les fidèles qui n'en croyaient pas leurs yeux. Effectivement, le poupon avait été récupéré par les policiers de Rivière-du-Loup. Quatre jeunes l'avaient dérobé. C'étaient des gens de l'Ontario, de la Saskatchewan, de la Colombie-Britannique et du Nouveau-Brunswick. Ils avaient fait une razzia dans les églises de la région, notamment à Saint-Vallier, où ils avaient dérobé quelques objets du culte.

Le sourire était revenu sur les visages. L'objet de leur déplacement leur tendait les bras, les invitant à fêter cet anniversaire. Malgré notre fatigue, nous étions de la fête. Nous nous rendîmes à la maison nous restaurer et prendre part nous aussi aux festivités.

* * *

La Durantaye : souvenir

par Liliane Lemieux

Le froid frappe à nos portes. Les premiers brins de neige virevoltent autour de nos demeures.

C'était bien à cette époque que la «boîte de bois» prenait place dans un coin de la cuisine d'été, devenue inhabitée, puisque la froidure obligeait la famille à déménager dans la maison d'hiver. Avec mes yeux d'enfant, je la trouvais bien grosse. Au fil des années, elle en est venue à symboliser la bonne bouffe traditionnelle de *maman*.

Hé oui! cette «boîte de bois» devenait le congélateur artisanal. Sur le fond recouvert de neige, on déposait les morceaux de viande, fruits de la boucherie automnale. La transformation de ces victuilles servait aux préparatifs des Fêtes. Avec nos petites mains d'enfants, nous secondions *maman* en empilant les tourtières, les tartes, pour ensuite les ranger dans la «grosse boîte de bois.» S'y retrouvaient aussi le boeuf à la mode, le ragoût de patte et bien d'autres mets typiquement québécois.

Nous salivions chaque fois que nous y accédions, sachant que nous participerions à plusieurs festins, surtout à la période des Fêtes!

Saint-Damien : Noël au chantier

Les souvenirs de Noël, que *me* racontent *monsieur* et *madame* Patoine, évoquent spontanément la chanson de Tex Lecors, car à la fin des années 1950 et au début des années 1960, alors que *madame* Patoine étudiait à l'École Normale de Saint-Damien, *monsieur* Patoine gagnait sa vie dans les chantiers forestiers du lac Saint-Jean et de l'Abitibi.

En les écoutant, je songe aussi aux paroles de la belle chanson de Gilles Vigneault : «l'homme est parti pour travailler, la femme est seule à s'ennuyer», car des Noëls, loin de sa bien-aimée, *monsieur* Patoine peut vous en raconter. Comme je leur demande s'ils s'écrivaient, *madame* Patoine me répond avec attendrissement : «Si (dans le sens d'un oui) on s'écrivait!»

«Si j'étais descendu à Noël, j'aurais été trop nostalgique pour remonter au jour de l'an, et puis il fallait bien quelqu'un pour soigner les chevaux, et nous étions si loin (700 milles). Mais je ne me plaignais pas trop, car ce qui m'attristait le plus c'étaient ces pères trop pauvres pour être avec leur famille.»

Sainte-Claire : Noël chez le docteur Chabot

C'est dans sa belle demeure patrimoniale que *madame* Pauline Langlois, notaire, me reçoit avec amabilité pour me raconter les Noëls de son enfance auprès d'un père exceptionnel, le docteur J.A.N. Chabot (1874-1972), une des belles personnalités de notre comté.

Le docteur Chabot a assisté à la naissance de milliers de Bellechassoises et de Bellechassoises, dont plusieurs Noëlla, Noëline, Noël, Jean-Noël, car ce médecin de campagne, cet ami des pauvres, n'a presque jamais pris de vacances.

Madame Langlois, dont la mère était Irlandaise, évoque naturellement le traditionnel plum-pudding, les chansons en famille, le violon, les parties de bridge, la belle voix et la sobriété de son père, qui ne consommait que peu d'alcool; la bouteille de bordeaux rouge dans ces rares occasions. Et puis le docteur Chabot, par tradition, allumait un cigare le jour de l'an. Ce souvenir est si ancré chez *madame* Langlois que, dit-elle, l'odeur du cigare me rappelle incontestablement le 1er janvier.

Rappelons que le docteur Chabot était le grand-père maternel de l'actuel député de Bellechasse au gouvernement fédéral, François Langlois.

===== *Au fil des ans* ===== *Automne 1996* ■

Sainte-Justine

par Roland Carbonneau

N.D.L.R. Puisque la période des Fêtes s'avère l'occasion par excellence pour visiter la famille, rendons-nous maintenant à Sainte-Justine où monsieur Roland Carbonneau a bien voulu accepter de nous produire deux très beaux textes couvrant les paroisses de Sainte-Justine et de Sainte-Germaine. Le premier témoignage est celui d'un Bellechassois qui s'ennuie dans les chantiers forestiers. Le deuxième récit se déroule à la fin de l'automne, et les valeurs qu'il véhicule sont typiques de l'esprit de Noël.

Sainte-Justine : le Noël du bûcheron

En ce début de décembre 1941, il y avait du frimas dans mon *âme* de bûcheron, dans mon coeur d'homme.

Je devais partir, mon cheval devrait marcher ce long chemin qui nous séparait des montagnes des Laurentides. Quatre longs jours étaient requis pour ce parcours. À quatre heures du matin, je devais être debout pour les derniers préparatifs ; placer sur ma voiture une couverture à cheval, quelques bottes de foin, de l'avoine, fixer une clochette au collier, etc.

Le lac Creux, c'est pas à la porte, et beaucoup de gens de Sainte-Justine, de Sainte-Germaine devaient parcourir ce *même* trajet.

À cette époque sainte, mon épouse était enceinte et devait accoucher au début de janvier. Ma dernière nuit à la maison, j'ai manqué de sommeil. Alors que mon épouse s'était endormie, j'ai pleuré assez pour mouiller mes oreillers. Quel imbécile aurait dit : «Un homme, ça ne pleure pas?» Bien moi, j'ai échappé à cette règle. Fallait donc passer Noël loin de chez-nous. Et mon épouse et celle des autres bûcherons devaient rester seules à prendre soin de la famille et des animaux à l'étable, souvent *mai* équipée. À *mon* épouse et aux autres, je répète encore aujourd'hui : «Je vous aimais.»

Dans ces deux longs mois de travail acharné, j'avais gagné 60 \$. Je ne pouvais gagner ça chez-moi. En plus, j'étais fier d'avoir sorti du bois de la forêt pour faire du papier pour le besoin des juges, des avocats, des notaires, etc, etc.

Sainte-Germaine : une corvée dans l'esprit de Noël

Dans la décennie 1930, vivait à Sainte-Germaine un cultivateur amoureux du travail et courageux.

Un beau matin, la maladie le frappe, il doit aller à l'hôpital de Lévis, avec les moyens de ce temps-là : d'abord se faire conduire à la station de Sainte-Germaine en voiture à cheval, prendre le train du Québec-Central qui lui imposera un interminable détour par la Beauce, par Saint-Georges, Beauceville, Saint-Joseph, Charny. Enfin à la gare de Lévis, mort de fatigue après tout ce temps

----- *Au fil des ans* ===== *Automne 1996* =====

passé dans le train, notre homme doit encore trouver un charretier qui voudra bien le conduire à l'Hôtei-Dieu de Lévis, situé sur les hauteurs.

La chiasse, *comme* on le disait, a voulu qu'après son départ, sa maison passe au feu. Or les voisins se dirent : «Il ne faut pas qu'il soit *mis* au courant de ce désastre alors qu'il est à l'hôpital. Nous allons immédiatement rebâtir cette maison.» À la messe du dimanche, le curé demande à tous les paroissiens de se présenter au responsable de la corvée. En un rien de temps, tout le bois est rendu sur place, les paroissiens accourent, demandent à travailler. On reconstruit exactement selon les plans de la maison incendiée. On pense même à l'ameublement, au linge, à replacer le tout tel que c'était quatre semaines auparavant.

Et notre cultivateur revenant chez lui s'exclame : «Mais qu'est-ce qui s'est passé? Ma maison est comme neuve !» Ce geste posé par des gens de chez-nous fut des plus humanitaires. Les donateurs ne se sont pas trouvés plus pauvres, et tout le monde du coin clamait avec la plus grande fierté, ce geste communautaire.

Allons vers ce monde de partage, ça éloignera de nous, les inquiétudes, les mécontentes et même les guerres.

* * *

Saint-Camille : le père Noël entre en gare

par André Beaudoin

La coquette petite municipalité de Saint-Camille, qui fêtera son centième anniversaire en 2002, doit sa renommée à la richesse de ses forêts, de sa faune et au pittoresque de son toponyme.

Au début des années 1930, au plus fort de la crise économique, les responsables de la petite gare de Sainte-Sabine station invitaient le père Noël à venir visiter les enfants de l'endroit et des paroisses voisines. C'était fête ce jour-là. Madame Gemma Boucher, qui habitait tout près, se rendait sur place longtemps à l'avance avec ses frères, sa soeur et de nombreux amis. C'était avec impatience qu'ils attendaient le «hou hou» du train.

On devine la joie des enfants quand le train entrait en gare. Tout à coup, une porte de wagon glissait et le vénérable vieillard lançait des friandises aux petits et ceux qui avaient les plus grands bras étaient nettement favorisés.

À l'occasion du temps des Fêtes, le train apportait d'autres joies aux gens de la région, car il permettait aux hommes des chantiers d'être parmi les leurs pour Noël et le jour de l'an. Le train amenait également la parenté de la ville. On imagine facilement le romantisme de cette époque, hélas révolue.

Deux décennies plus tard, madame Boucher devint avec son mari la propriétaire d'un petit magasin tout près de la station. Sa fille, Louise, se rappelle encore avec attendrissement la générosité de son parrain et de sa marraine, de Welland en Ontario, qui lui acheminaient par le train de multiples cadeaux à Noël.

----- *Au fil des ans* ===== *Automne 1996* =====

D'Agen à Sainte-Sabine

par André Beaudoin

Il y a une dizaine d'années, Monique Bizier, originaire de Sainte-Sabine, unissait sa destinée à Guy Brugère d'Agen, petite ville située au sud-ouest de la France, entre Bordeaux et Toulouse.

Comme des milliers de nos ancêtres depuis 1608, Guy est venu prendre souche en terre d'Amérique. Je lui suis reconnaissant d'avoir accepté d'apporter un témoignage enrichissant sur les différences et les ressemblances entre parents séparés par quatre siècles d'histoire, mais rapprochés par la belle langue française, le goût du bon vin, des bons fromages, de la bonne table, bref, de tout ce qui fait la richesse de la culture française.

Etre français, c'est une certaine manière de vivre, unique au monde, qui n'est pas sans nous rappeler à la lettre la vieille phrase biblique ; «Et Dieu vit que cela était bon.» Et la fête de Noël (et la politique...) n'est-elle pas le moment par excellence pour stimuler le Français qui sommeille dans chaque Québécois ?

Guy nous livre maintenant son témoignage :

«En France, Noël se fête en famille. Chez les croyants, on dresse un arbre de Noël. Au pied de l'arbre, on trouve une crèche et des santons, ces petites figurines en terre cuite typiques à la Provence.

Les Catholiques vont à la messe de Minuit et, au retour, c'est le réveillon gastronomique avec la dinde rôtie aux marrons, des huîtres et, une grande variété de charcuterie aux truffes. Comme on le sait, la truffe est un champignon très rare, qui pousse sous les chênes, et est repérée par des chiens ou même des cochons dressés à cette fin; c'est une fantaisie gastronomique très dispendieuse.

En France, comme au Québec, en cette période de réjouissances, les plus fortunés se préoccupent des plus démunis, des vieillards délaissés. Pour rompre leur isolement, de bons repas chauds leur sont servis dans les «restaurants du coeur», entre autres.»

J'interroge maintenant Monique sur un Noël dans une grande famille typiquement québécoise :

«Plus Noël approchait, plus il y avait de l'effervescence. Le 24 au soir, les quinze enfants étaient là. Et cette même intensité régnait un peu partout au village. À la messe de Minuit, il fallait arriver à l'avance pour ne pas manquer le *Minuit, chrétiens* chanté par monsieur Ernest Guay.

Un autre moment merveilleux pour moi, c'était lorsque mon père plaçait religieusement le petit Jésus de cire dans la crèche, au pied de l'arbre, puis le réveillon, les cadeaux, tous des moments agréables en famille.

Durant toute la période des Fêtes, il y avait de nombreuses visites et repas chez les grands-parents, tantes et oncles. Nous étions cependant trop nombreux pour y participer tous en même temps. Souvent, nous devions nous contenter de visiter notre parrain et notre marraine. Les années ont passé, et avec le décès de ma mère il y a quelques années, véritable noyau de la cellule familiale, ces grandes retrouvailles ont pris l'allure de moments plus intimes, mais tout aussi empreints des mêmes valeurs fondamentales. J'aime à recevoir, depuis que j'ai connu Guy, en m'inspirant de la tradition culinaire française : entrée ou potage, salade, plat principal, dessert et fromages.»

===== *Au fil des ans*

: *Automne 1996* ■

Les bas de Noël

par Charles-Henri Bélanger

N.D.L.R. Le texte que nous présente ici monsieur Charles-Henri Bélanger, originaire de Saint-Vallier, confirme une fois de plus le talent des gens de Bellechasse. Un récit touchant, dont certains passages évoquent même le grand poète québécois Félix Leclerc.

Quand on demande à un adulte de Bellechasse de nous révéler quels sont les plus beaux souvenirs de ses Noël's d'enfance, souvent il se lance dans la description enthousiaste de ses bas de Noël, de leur présentation, de leurs contenus.

Pourtant ce bas de Noël, qui a gravé dans notre mémoire de si précieux souvenirs, n'offrait rien de tellement recherché. On n'y trouvait ni de Nintendo à deux cents dollars, ni de R2D2 à quarante dollars, ni même de ces jouets grands consommateurs de piles à dessus cuivré.

Nous aimions recevoir ce bas de Noël parce qu'il donnait lieu à un cérémonial qui nous enchantait. L'espace de quelques instants, notre mère se faisait enfant, c'était comme si, à ce moment-là, elle avait été encore plus près de nous, nous avait choyés davantage.

Le 24 décembre, après le souper, comme les autres soirs, nous montions jouer à l'étage. Nous y faisons un joyeux tintamarre. Mais ce soir-là, nous étions un peu moins turbulents qu'à l'ordinaire. Au cours du mois de décembre, on s'était fait rappeler que le père Noël distribuait les cadeaux au mérite, après consultation des parents. Par crainte de représailles de la part du père Noël, le soir du 24 décembre, on essayait donc de se faire un peu moins turbulents qu'à l'ordinaire. Il ne fallait pas non plus être trop silencieux ou bien se coucher trop tôt, on aurait eu l'air de quémander avec trop d'insistance. Il fallait garder un minimum de dignité tout en évitant de perdre le contenu de notre bas de Noël.

Quand, vers les neuf heures, le silence s'était fait, et avait duré un bon quart d'heure, maman venait au pied de l'escalier. De là, elle pouvait vérifier si le calme était vraiment total là-haut. C'était bien commode pour nous cet escalier qui se mettait à chanter, dès qu'on appuyait sur une marche. Ça nous permettait de mieux réussir notre mise en scène. Les premières notes étaient le signal qu'il nous fallait plonger dans un profond sommeil.

Lentement, maman montait en évitant le bruit le plus possible. Elle entrait dans notre chambre sans allumer les lumières, se dirigeait au pied de nos lits, garnissait chacun des bas qui y étaient suspendus. Après avoir quitté notre chambre à pas feutrés, elle entrait dans la pièce d'à côté et recommençait le même manège. Tous, nous dormions à poings fermés. Maman devait se dire :

: *Au fil des ans* ===== *Automne 1996* ■

«Ce qu'ils sont hypocrites mes petits!» Elle était bien loin de nous donner l'exemple ; pendant que nous faisons semblant de dormir, elle faisait semblant de croire que nous dormions.

Après avoir fait la tournée des lits, elle redescendait en faisant chanter bien malgré elle chacune des marches. Quand l'escalier se taisait, elle était rendue en bas. On attendait un bon dix minutes, on aurait dû attendre plus longtemps, ç'aurait été mieux, mais chacun avait tellement hâte de voir ce qu'il découvrirait dans son bas de Noël.

Le plus énervé n'y tenant plus sautait en bas de son lit et courait au commutateur pour allumer l'éclairage du plafond. On faisait de même dans la chambre d'à côté. C'était le signal! Chacun d'entre nous, bien éveillé et fasciné à l'avance par ce qu'il allait découvrir, renversait sur son lit le contenu de son bas.

Là se trouvait tout notre système solaire : le Soleil, c'était l'orange qui devait venir de bien loin. Pour les anciens, le 25 décembre n'était-il pas la fête du retour du soleil? Quoi de mieux qu'une orange, sa forme, sa couleur, pour symboliser le Soleil? La Terre, c'était une de nos belles grosses pommes Macintosh cueillies en septembre sur notre terre, dans notre verger, enveloppées une à une pour en faciliter la conservation, et gardées bien au frais à la cave, dans un tonneau de bois. Les autres planètes, c'étaient les succulentes pâtisseries présentées de façon fantaisiste. Et les étoiles, c'étaient tous ces bonbons brillants et savoureux : sucres d'orge, bonbons français, bonbons durs, papillotes qui excitaient notre gourmandise. Bonbons achetés chez monsieur Alphonse Bérubé ou bien chez monsieur Joseph Cadrin, deux marchands généraux du village.

Les beignets n'avaient pas la forme classique d'un anneau pour doigts de géants, mais bien plutôt la forme de bonshommes, de bonnes femmes, d'animaux, que maman avait découpés en devinant nos préférences, en faisant courir sur une pièce de pâte aplatie au moyen du rouleau, un couteau de fantaisie composé d'un manche et d'une roue dentelée.

Là, on procédait à des échanges. Par exemple, les uns aimaient mieux tels bonbons; les autres, tels autres. Tous gardaient leur orange, leur pomme, leurs pâtisseries et leurs petites surprises souvent trop personnalisées pour être échangeables. Cette orange de Noël, pour plusieurs, c'était la seule de l'année, nous dit-on. Je ne m'en souviens pas trop, mais c'est bien possible. Les arrivages de la Floride n'étaient sûrement pas ce qu'ils sont aujourd'hui et, à part ça, dans le temps, les productions très diversifiées de nos fermes offraient la possibilité d'accumuler quantité de provisions composées de pommes, de légumes de toutes espèces, de confitures, et nombre de produits en conserves. À de telles réserves, on ne voyait peut-être pas la nécessité d'ajouter les oranges au menu de chaque semaine.

Le contenu de notre bas de Noël, il était modeste, mais quelle présentation, quel geste d'ordre affectif cela représentait de voir notre mère, cette grande croyante, entamer sa nuit de Noël pour venir nous signifier, combien notre bonheur pour elle importait. Elle présentait ses offrandes comme si pour elle chacun d'entre nous avait été l'évocation de l'enfant de la crèche.

J'y pense, à la Noël prochaine, je vais offrir à ma petite-fille Stéphanie un bas de Noël garni et présenté à la manière de ceux que j'ai moi-même reçus ; il ne contiendra pas de Nintendo, ni de R2D2, ni de ces jouets qui fonctionnent au moyen de piles. Le bas de Noël de Stéphanie sera fait de petits riens créateurs d'émerveillements qui jamais ne se ternissent, jamais ne s'effacent, qui, de génération en génération, comblent des plus beaux rêves l'imagination des tout petits.

* * *



PHOTOCOPIE LIBRE SERVICE

Service Yvan Lacroix Enr. 835-5347

COPIE DE PLAN - PHOTOCOPIE ET OZOLIDE
RELIURE - PLASTIFIAGE - PAPETERIE - CARTE de TOUT GENRE
Centre d'Achat Les Galeries du Vieux-Fort
777, boul. de la Rive-Sud, Lauzon G6V 6Z1

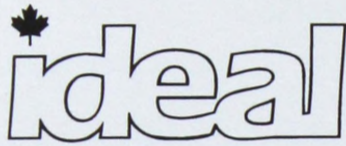
*Musée des voitures à chevaux
de Bellechasse*

293, route Saint-Vallier (route 132)
Saint-Vallier, Bellechasse
Québec, G0R 4J0
Téléphone ou télécopieur: (418) 884-2238



Onil Corriveau
Directeur

Achetons et vendons meubles et objets anciens



**Meuble Idéal Ltée
Ideal Furniture Ltd.**

6, rue Saint-Thomas
Saint-Charles-de-Bellechasse (Qc)
G0R 2T0

Tél.: 418.887.3331
Fax: 418.887.6526



CARON
CANADIANA

**LIVRES DU
PATRIMOINE**

Jean-François Caron

104, Rang 3 • SAINT-MALACHIE (QUÉBEC) • G0R 3N0
Téléphone (418) 642-2503 • Fax (418) 642-5151

**LE MOULIN
DE
BEAUMONT**



*L'histoire...
Le fleuve...
L'architecture...*

2, route du Fleuve, Beaumont, QC
Tél.: (418) 833-1867



MEMBRE DE L'ASSOCIATION
TOURISTIQUE CHAUDIÈRE-APPALACHES

VISITE DU MOULIN

15 mai au 24 juin
Septembre et octobre
Samedi et dimanche
Mardi au vendredi

10h à 16h30
Sur réservation

24 juin à la fin août
Mardi au dimanche
Lundi

10h à 16h30
Fermé



187, 3e Avenue,
Lac-Échemin (Québec) G0R 1S0
Tél.: 418-625-2101
1-800-463-8489
FAX: 418-625-5424

Claude Jolin
Présidente Directrice Générale



**LE RÉSEAU
des caisses populaires Desjardins
de la MRC de Bellechasse**

Tellement Plus...
que de l'Inter-Caisses!

Armagh Beaumont Buckland Honfleur La Durantaye St-Anselme St-Charles St-Damien St-Gervais St-Lazare
St-Léon de Standon St-Malachie St-Michel St-Nazaire St-Nérée St-Philémon St-Raphaël St-Vallier Ste-Claire



ALFRED COUTURE LTÉE

420, rue Principale, C.P. 250
Saint-Anselme, Bellechasse
G0R 2N0

Tél.: 418-885-4425 Fax: 418-885-9817

IMPRIMERIE PRO-PLUS

NELSON DROUIN
Président

305, rue Industrielle
Lac Etchemin,
Qc G0R 1S0

Tél.: **418-625-PLUS**
7587

Fax: **418-625-4808**



CLINIQUE DENTAIRE



ANDRÉE PELLETIER

Dr Andrée Pelletier d.m.d.
Chirurgien-Dentiste

216, rue Principale
Saint-Gervais (Québec)
C.P. 237 G0R 3C0

Bur.: (418) 887-3339
Rés.: (418) 642-2503



STATION TOURISTIQUE
LA CRAPAUDIÈRE (1990) INC.

244, Chemin de la Station
St-Malachie, Bellechasse, Qc
G0R 3N0

Tél.: (418) 642-5171
Fax: (418) 642-2472

Julie Gosselin
Directrice générale



PROMUTUEL
Bellechasse

Saint-Gervais • 887-6511

ASSURANCE

- habitation
- automobile
- commerciale
- agricole
- vie

Du service quotidien avec un visage humain



Le vrai goût d'autrefois

CHARCUTERIE ROY Inc.

254, rue Principale
Saint-Anselme, Bell. (Qc)
G0R 2N0

Tél.: (418) 885-4474
Fax: (418) 885-9408